

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPÈRE ET J'AIME.

Feuilleton du " Courrier du Canada. " 10 NOVEMBRE 1875.

UNE SAISON A SPA.

[SUITE.]

Le pénible embarras de mademoiselle de Montferand s'accrut encore; elle ne savait où porter ses regards, et sa respiration haletante trahissait les battements de son cœur.

—Je sais, dit-elle, qu'il faut être riche, très-riche même, pour pouvoir disposer instantanément d'une somme pareille; mais ne croyez-vous pas, Marthe, que si madame de Villiers, à défaut de ressources personnelles, consentait à s'adresser à monsieur de Lucknow?... Je saisis ce moyen avec transport, car il me paraissait trancher toutes difficultés.

—Vous avez raison, m'écriai-je, monsieur de Lucknow seul peut nous sortir de cette funeste situation, et, si je l'ai bien jugé, il le vaudra. —Mais il faudrait que le comte ignorât la destination de ce prêt, répartit vivement Valentine; suppliez madame de Villiers de ne pas être généreuse à demi, ma chère Marthe, et je vous jure qu'elle n'aura pas lieu de se repentir de sa confiance en nous; aucun sacrifice, aucune privation ne me coûtera pour acquitter cette dette sacrée.....

Il y avait une telle noblesse dans l'accent de mademoiselle de Montferand, pendant qu'elle s'exprimait ainsi, que je ne me serais point pardonné, de douter une minute de sa loyauté.

—Comptez sur moi, ajoutai-je en pressant affectueusement ses deux mains entre les miennes, je plaiderai votre cause en amie zélée et qui s'intéresse sincèrement à vos peines.

—Ah! vous serez notre Providence! s'écria Valentine, en ne retenant plus ses pleurs; mais rappelez-vous, Marthe, le fatal délai..... demain à huit heures.....

Je fis toutes les promesses que je jugeai propres à calmer un peu les angoisses de Valentine, m'engageant aussi à écrire aussitôt que j'aurais obtenu quelque résultat satisfaisant. Elle me quitta un peu plus calme qu'elle ne l'était en arrivant, afin de retourner promptement auprès de sa tutrice qui l'attendait, me dit-elle, avec une mortelle impatience. De mon côté, je me hâtai d'aller trouver madame de Villiers que je trouvai fort intriguée au sujet de cette longue conférence; à l'égard encore très-émue et mon récit n'en dut être que plus pathétique; cependant, à ma grande surprise, notre amie l'écouta sans m'interrompre une seule fois et avec un calme qui me paraissait toucher à l'indifférence.

—Quand j'étais jeune, Marthe, dit-elle enfin, j'aurais peut-être partagé votre généreux désir de soulager cette infortune, quelque peu honorable que qu'en soient les causes, mais aujourd'hui elle ne m'inspire aucun intérêt. Si vous désirez connaître mon opinion sur tous ces gens-là, je vous dirai que madame d'Imbert est une intrigante, Valentine une coquette et le capitaine, un homme à moitié dupe et à moitié fripon comme tous les joueurs.

—Oh! Madame! dis-je en joignant les mains. Mais sans tenir compte de mon interruption, notre vieille amie poursuivit.

—Quand nous aurons quitté Spa les uns et les autres, il est fort douteux que nous nous reverrions jamais et cependant vous voudriez, ma chère, que pour tirer nos nouvelles connaissances de l'embarras dans lequel jette leur propre folie, je contractasse un emprunt aussi considérable et que je ne pourrais acquitter sans me condamner à des privations? Je rappelai la promesse solennelle de Valentine, madame de Villiers haussa les épaules.

—Mais songez, Madame, ajoutai-je, que cet insensé veut attenter à ses jours!

—C'est une résolution assez commune aux joueurs malheureux, mon enfant, et je suis convaincue que le capitaine d'Imbert l'a déjà prise une dizaine de fois sans préjudice de l'avenir. Mais d'ailleurs, en supposant que je cédaise à votre désir, quelle raison pourrais-je donner à monsieur de Lucknow pour expliquer ce pressant besoin d'argent? Espérez-vous lui faire croire que j'ai absorbé par dix mille francs de remèdes en quinze jours? Folie! ma

chère Marthe, folie! et je vous engage à ne prendre à cette histoire qu'un médiocre intérêt. La belle Valentine vous a bien jugée; je ne lui croyais pas autant de perspicacité.

J'écoutais, triste et muette, madame de Villiers discutant froidement les faits qui m'avaient si vivement émue. Il est certaines questions qu'on ne résout qu'avec le cœur, et celui de notre amie ne sympathisait nullement aux douleurs dont je lui avais fait le récit; je comprenais d'ailleurs, un peu tardivement peut-être, qu'il ne m'était pas permis de trop insister dans une conjoncture si délicate, et baissais tristement la tête, je gardai le silence. Madame de Villiers reprit après un instant:

—Vous me trouverez bien égoïste bien dure, n'est-ce pas, Marthe? —Non, Madame, mais je regrette d'avoir été une si mauvaise interprète quand vous ne pouviez juger par vous-même de l'état affreux de Valentine.

—Je conserverai ma pitié pour des infortunes moins méritées, répliqua madame de Villiers d'un ton qui me ferma la bouche. Vous écririez demain matin à mademoiselle de Montferand, mon enfant, pour la prévenir que vous avez échoué dans votre négociation. Oh! ne me ménagez pas, je vous permets d'accumuler sur ma tête les reproches que vous n'osez maintenant m'adresser ouvertement; je n'en resterai pas moins votre meilleure amie.

Je pris la main de madame de Villiers que je serrai entre les deux miennes et je me retirai dans ma chambre sans me sentir le courage d'ajouter un mot. Il me fut impossible cette nuit-là de trouver un instant de repos, et je passai mes longues heures d'insomnies à faire et à refaire vingt fois en pensée cette lettre qui, en définitive, devait contenir un désolant refus, et replonger madame d'Imbert et sa pupille dans les plus cruelles perplexités. Quand je fus parvenue, vers le matin, à arrêter les termes de ma missive, je me levai pour l'écrire, puis je chargeai un domestique de l'hôtel de la porter chez mademoiselle de Montferand et de la lui remettre en mains propres. Trois heures se passèrent sans amener le retour de mon message, et pendant cet intervalle on vint m'annoncer la visite de monsieur de Lucknow, qui ne manque pas de venir ainsi, chaque jour, s'informer des nouvelles de notre vieille amie.

(à suivre)

Lettres de Londres.

Londres, le 9 octobre.

Il est rare qu'à cette époque de l'année l'on s'occupe de la prochaine session, dont, sauf de rares exceptions, quatre mois entiers nous séparent encore. On se borne généralement à une revue rétrospective des faits accomplis pendant la dernière session, faits que narrent ou dénaturent, selon leurs opinions publiques ou leur parti, les différents membres devant leurs électeurs. Il n'en est pas de même aujourd'hui, par suite d'un bruit qui prend de jour en jour plus de consistance.

Il paraît certain que M. Gladstone, renonçant pour le moment à ses travaux littéraires, quitterait sa retraite de Hawarden pour rentrer dans l'arène parlementaire. Les véritables libéraux applaudissent fort à cette résolution, qui leur rendrait un chef capable et à même de rallier autour de lui les membres de son parti, bien désorganisé depuis la fameuse campagne du marquis de Hartington. Ce dernier, qui n'a dû son choix qu'à son titre, n'a été, en effet, pendant toute la session dernière, qu'un faible joint entre les mains puissantes de M. Disraeli, qui le menait à son gré. Avec M. Gladstone au moins, à défaut des péripéties de la lutte entre deux camps dont les forces sont trop inégales, nous aurons le spectacle d'un tournoi d'éloquence entre deux champions également redoutables.

Mais ce n'est pas dans l'intérêt de son parti, dont il se soucie fort peu quand il ne peut lui être utile, que M. Gladstone se décide à sortir de sa tente. C'est, m'ont assuré des personnes dignes de foi, avec l'intention bien arrêtée de reprendre le thème reproduit invariablement chaque année par l'honorable M. Miall, alors qu'il siégeait pour Bradford, c'est-à-dire jusqu'à la dernière dissolution du Parlement, le 26 janvier 1874, le désétablissement de l'Eglise d'Angleterre.

Quel peut être le but de l'ex-premier en tentant ainsi un effort qu'il doit savoir infructueux à l'avance? Croit-il par ce moyen se faire pardonner les insultes qu'il vient de prodiguer

gratuitement aux catholiques dans une série de pamphlets que tout le monde a encore présents à la mémoire? Il n'y compte sans doute pas lui-même. Ne croyant pas au succès de sa tentative, et ne comptant en retirer aucun bénéfice, il ne reste qu'une hypothèse: c'est de supposer à ce premier ministre l'intention qu'avait Alcibiade en faisant couper la queue de son chien.

Je suppose un moment que la proposition soit accueillie à la Chambre basse, il est évident qu'il lui faudrait plusieurs années pour forcer les portes de la Chambre des lords. J'admets encore que la loi de désétablissement ait été votée dans les deux fractions du Parlement et qu'elle ait reçu la sanction royale, et je me demande si nous y trouverions un véritable avantage. Je ne le crois pas. Dans la répartition des biens autrefois catholiques, on procéderait, comme on a fait en Irlande, en proportion de l'importance des paroisses, sans s'inquiéter si les ministres appartiennent à la haute ou basse Eglise ou à celle aux larges manches, dont l'abbé des Westminster est le type le plus parfait puisqu'il admet à prêcher les membres de toutes les croyances sous les voûtes de l'édifice d'Edouard le Confesseur.

Dès ce moment, l'autorité des évêques n'étant plus soutenue par une cour dépendant de l'Etat, et fortifiée par l'autorité parlementaire, deviendrait au bout de quelque temps complètement nulle, et l'élément laïque s'introduirait peu à peu dans la direction.

La marche que j'indique ne m'est pas suggérée par des opinions fantaisistes, je m'appuie sur un fait que je suis avec une attention soutenue, sur l'histoire de l'Eglise d'Irlande depuis 1869.

Seulement, en Irlande, l'élément ritualiste est en si petit nombre qu'on peut dire qu'il n'existe pas, tandis qu'en Angleterre il s'étend de jour en jour et se montre de plus en plus audacieux. Dès que le seul frein qui le comprime encore, l'autorité épiscopale, aura disparu, il pourra, maître de ses richesses désormais inaliénables, se développer complètement, et ses ministres auront leurs coupées franches. Jusqu'à présent soumis à une sorte de persécution, si je puis m'exprimer ainsi, ils se sentent gênés entre les membres de l'Eglise anglicane, qu'ils renient pour ainsi dire, et les catholiques dont ils singent toutes les cérémonies en répudiant leur principe fondamental. Et de cet état embarrassant résulte le grand nombre de conversions qui se sont produites depuis quelques années.

En effet, cette situation fautive amène naturellement les esprits de bonne foi à étudier plus attentivement les questions religieuses, et, comme la vérité se manifeste toujours, avec la grâce de Dieu, à ceux qui la recherchent sans parti pris, il en résulte que, loin d'imiter l'initiateur du mouvement, les intelligences sérieuses finissent par reconnaître que le point central est à Rome, et ils s'empressent de rentrer dans le giron de la véritable Eglise.

Livrés, au contraire, à eux-mêmes, n'ayant plus à redouter ni suspension, ni menaces d'exclusion, les ministres de cette Eglise, qui, je dois le reconnaître, sont actifs, remuants, ne laisseront aucune trêve, aucun repos à leurs ouailles qui n'aurent pas le temps de tourner leurs pensées vers d'autres horizons, et à moins que le chef de la congrégation ne se convertisse entraînant avec lui tout son troupeau, les conquêtes du catholicisme tendront à devenir de plus en plus difficiles parmi les ritualistes. Je crois donc, pour ma part, que l'état actuel des choses nous est plus favorable sous le rapport des conversions.

Du reste, nous ne sommes pas encore sur le point d'en faire l'expérience, car toute tentative de ce genre sera aisément repoussée par l'immense majorité dont dispose M. Disraeli, majorité qui, loin de décroître, va toujours en augmentant, ainsi que vient de le prouver l'élection de Blackburn.

A propos de cette élection, je dois faire remarquer le grand changement apporté dans les mœurs par le vote au scrutin. La ville de Blackburn, située dans le Lancashire et renommée par ses fabriques de calcicots en tout genre, possède environ quarante mille habitants, dont plus de dix mille électeurs. Or, jusqu'à présent, lors de chaque élection, ses rues offraient le spectacle d'un véritable champ de bataille. Il y avait toujours un grand nombre de blessés et quelquefois des morts. La semaine dernière il n'y a pas eu une seule querelle. On ne voyait que des voi-

tures de place ou de maître sillonnant la ville en tout sens pour conduire les électeurs au lieu où ils devaient déposer leur bulletin, et parfois des voitures libérales conduisaient des voyants conservateurs, à charge de revanche pour leurs adversaires.

Mais si les rixes ont cessé, les motifs qui dirigent les électeurs sont restés à peu près les mêmes, et on peut en juger par la profession de foi des deux candidats. M. Hibbert, se présentant au nom du parti libéral, s'engageait à faire supprimer le droit de cinq pour cent imposé sur la fabrique de Blackburn, tandis que M. Thwaiter, le candidat conservateur, qui appartient à la confrérie, aujourd'hui toute-puissante, des brasseurs, se bornait à dire qu'il ferait tout son possible pour faire prospérer l'industrie du pays, ajoutant cyniquement que plus la population gagnerait d'argent, plus il était certain de vendre de bière. Dans une ville où la majorité des habitants appartient à la classe ouvrière, un argument de ce genre devait avoir son poids; aussi le candidat conservateur fut-il nommé à une majorité de près de mille voix.

On s'étonne en France de voir des gens changer de nuance, et cependant rien n'est plus commun en Angleterre, où pourtant les deux camps sont bien plus tranchés que partout ailleurs. Tout le monde sait que M. Disraeli a débuté dans le camp libéral et que M. Gladstone a fait ses premières armes dans les rangs des conservateurs, de sorte que les deux rivaux semblent avoir exécuté un chassé-croisé politique. Un nouvel exemple de cette facilité d'évolution va nous être donné dans la personne d'une des notoriétés de la Chambre basse.

A la grande élection de 1868, M. Vernon-Harcourt, récemment nommé conseiller de la reine, faisait sa première entrée au Parlement sous la bannière libérale, et je puis même dire radicale. Il devait, selon ses partisans, éclipser M. Disraeli par ses talents oratoires et réduire à néant cet homme d'Etat. Il se fit, en effet, remarquer par une certaine éloquence et un cachet d'originalité que mettaient en relief ses velléités d'indépendance. En vain M. Gladstone, pour se l'attacher, le nomma-t-il légiste de la couronne: il ne put soumettre cet esprit indiscipliné, et aujourd'hui, l'ex-radical, devenu sir Vernon-Harcourt, passe avec armes et bagages dans le camp des conservateurs. Au lieu de renverser M. Disraeli, il va grossir le nombre de ses partisans, mais avec l'espoir, dit-on, d'abandonner complètement le barreau pour prendre place parmi les hommes d'Etat.

FRANCE.

Paris, 11 octobre 1875.

Dernièrement, un correspondant prétendit égarer dans le Times parait de joie universelle dans l'Equateur, à l'occasion du meurtre de Garcia Moreno, et un journaliste so-disant Français, joyeux personnage, nous débitait " respectueusement " ce témoignage dont il appuyait son propre sentiment. Il appartient à l'espèce vertueuse qui ne manque guère l'occasion de dire que le régime est un crime spécialement catholique et qui sait prouver que Ravallac, jésuite, fut l'assassin du duc de Berry. Mais ici il s'est laissé emporter par la joie universelle.

Nous le croyons très sincère, et rien ne nous fait mettre en doute son parfait contentement. Mais dans l'Equateur ce n'est point la joie qui éclate. On pleure, et personne n'ose insulter à la douleur publique. Ceux qui se réjouissent, s'il en est, se cachent bien. Aucun ne vient, même à la dérobée, essayer de jeter une tache de boue sur le linceul du père de la patrie. Nulle part dans notre siècle, où les catastrophes de toutes sortes ne sont pas rares, un chef d'Etat n'a été si unanimement honoré et pleuré. Ce petit peuple de l'Equateur est vraiment admirable par l'hommage qu'il rend à celui qui l'a su gouverner dans la justice et dans la grandeur. Ce n'est pas assurément une chose ordinaire que nous voyons là: un peuple reconnaissant envers le chef qui ne l'a point spolié; qui n'a trahi ni son corps, ni son âme; qui au contraire a audacieusement voulu le délivrer de l'ignorance, des menteurs, des hommes de proie; qui l'a conduit devant Dieu dans la lumière, dans l'innocence et dans la paix, et qui enfin a donné sa vie pour son salut!

Il y a aujourd'hui sur la terre un lieu petit et obscur, mais pourtant visible, où la louange du JUSTE est

partout proclamée. Là, le juste était chef du pouvoir, et on le pleure non-seulement devant l'autel, mais en pleine rue! Nous en concluons qu'il y a une justice parmi les hommes, qu'elle parle tout haut, et que Dieu ne veut pas perdre le monde. Quand la justice parle quelque part au milieu du monde, c'est assez pour que le monde ne soit pas perdu. La justice qui parle dans l'Equateur est un grand service rendu au genre humain, le plus grand peut-être que l'Amérique lui ait rendu jusqu'ici.

Parmi les pièces abondantes et toutes remarquables où la population de l'Equateur, livrée à elle-même, exprime sa vénération pour Garcia Moreno, nous avons déjà cité les manifestations unanimes de l'armée, et celles du Corps législatif; les municipalités y joignent les leurs; nous reproduisons aujourd'hui une éloquente adresse du clergé de l'archidiocèse de Quito. La beauté des sentiments y égale celle du langage, et peut être donnée en exemple à l'Europe, qui commence à se demander où en est sa civilisation.

Garcia Moreno, en quelques années, par ses actions vigoureuses et sages, toutes filles de son grand caractère et de sa foi, avait ainsi formé l'âme de son peuple. Il n'a pas eu besoin d'un vaste théâtre, ni d'une longue carrière, ni de l'assistance et des secours que peut fournir une société nombreuse et savante. Tout cela n'existait pas, il le préparait pour des grandeurs futures. Il était à lui seul, en quelque sorte, ses ancêtres et sa postérité. Mais il avait avec lui la religion catholique, qui est tout à la fois l'expérience du passé, l'intelligence du présent et le juste pressentiment de l'avenir, et par elle il a tout fait. Il a donné à sa patrie un grand homme, de grandes œuvres, une grande gloire. Il lui a donné quelque chose à croire, quelque chose à aimer, quelque chose à espérer et à garder. Il a donné un exemple aux républiques de l'Amérique espagnole, une leçon à l'Europe.

Quand il viendra des hommes, ils sauront ce qu'ils peuvent faire, avec qui et comment l'on peut tenter ce qui mérite d'être fait, et ce que Dieu et les peuples veulent que l'on fasse. Car ce ne sont pas Dieu ni les peuples qui demandent que l'on propage les incendies et que l'on multiplie les assassins. Dieu finit par punir terriblement ces crimes, et les peuples gémissant sous le joug d'un petit nombre de fous et de pervers aspirent à en être délivrés. Garcia Moreno, qui a voulu payer ce qu'il devait au peuple et à Dieu, n'a pas perdu sa noble vie. Il a travaillé quarante ans pour mériter de vivre et de servir une dizaine d'années. Il a vécu et servi, et les assassins n'ont pu le tuer qu'après qu'il eût fini sa tâche et laissé son souvenir parmi ceux qui d'âge en âge forment le patrimoine le plus précieux du genre humain. Combien d'hommes dans notre siècle et de nos jours ont été plus rentissants et dont le cercueil, déjà couvert de toiles d'araignées, ne sera pas protégé dans la tombe, mais par la malédiction? *Dios no se muere!*

Écoutez la noble parole du clergé de Quito:

Sentiments du clergé du vicariat central de l'archidiocèse, au sujet de l'attentat du 6 du mois actuel.

Accablés par la plus intense des douleurs, sentant les facultés de leur âme comme glacées d'effroi, les membres du clergé de l'archidiocèse n'ont su faire autre chose, depuis le jour à jamais néfaste du 6, que se prosterner devant le Très-Haut et lui dire, au milieu de leurs larmes et de leurs gémissements: *Pardonnez, Seigneur, à votre peuple et ne le livrez pas à la destruction.*

Hélas! la douleur et les larmes du clergé n'ont pas été sans raison. Il ne s'agit pas simplement, comme en d'autres circonstances, de changer le chef de l'Etat: ce que l'on veut, c'est arracher du sol nos institutions fondées dans le catholicisme, afin de les remplacer par les produits du libéralisme et des autres sectes acharnées contre la religion catholique.

La main robuste qui maintenait l'ordre, qui défendait la foi, qui comprimait des tentations odieuses, n'existe plus! Alors que l'âme de l'illustre président quittait la terre, la religion et la patrie ont poussé un cri de douleur, et les ministres du Seigneur ne savent plus que répéter ce cri lamentable.

Connaissant l'étendue immense du mal, le cœur en deuil, ils se sont laissés aller à la tristesse, non pas certes à cause des dangers personnels qu'ils peuvent courir, car, s'il plaît à Dieu, ils sont prêts à lui servir de victimes expiatoires; mais à cause

de ce pauvre peuple qu'on se flatte de pousser dans la voie ténébreuse de l'irréligion, à cause de cette malheureuse patrie à qui on veut faire perdre en un instant tout ce qu'elle avait gagné, au prix de grandes fatigues, dans la voie du véritable progrès.

Juste est donc la douleur du clergé parce que terrible est le désastre arrivé au troupeau commis à ses soins. Cependant, une calamité si extraordinaire est-elle irréparable?

Non! le Dieu tout-puissant vit et ne peut pas mourir. Le plus léger mouvement de sa droite suffit pour ébranler les cieux, la terre et les abîmes. Ce Dieu, outre qu'il est tout-puissant, il est clément, il est miséricordieux, il se laisse fléchir, il pardonne, quand, avec des sentiments de pénitence, d'humilité et de foi, on implore sa miséricorde.

Voilà pourquoi le clergé, le front dans la poussière, l'a prié et le pria de conjurer la tempête, de retenir la main de ceux dont la volonté est de travailler au mal, de pardonner et de recevoir en sa grâce les malheureux qui, ne sachant ce qu'ils faisaient, perpétrèrent l'horrible crime, et, enfin, d'éclairer et de guider le gouvernement, pour que, entouré des bons, il continue à marcher d'un pas intrépide dans les sentiers de la justice, maintenant l'ordre, et sans jamais perdre de vue qu'il n'y a pas de bonheur social hors la religion.

(Sivent les signatures.) Quito, 11 août 1875.

TERRIBLE RENCONTRE.—C'était dans un bois à Carleton, Ontario. M. Olivier, citoyen de l'endroit, s'en allait faire la pêche à un des petits lacs des environs. Il avait à traverser le bois, qui mesure un mille plus ou moins. Le sentier qui y passe est tortueux et embarrassé. Il y avait déjà quelques minutes que M. Olivier marchait gaiement, la ligne de pêche sur l'épaule et le sac aux provisions au dos, lorsqu'au milieu d'un fourré, il entendit un bruit qui le fit tressaillir et lui fit machinalement empoigner sa ligne. Le bruit cessa et tout rentra dans l'ordre.

Au moment où il arrivait à un détour du sentier, il entendit un grognement, puis deux secondes après, il se trouva face à face avec un ours énorme.

L'effroi le paralysa sur pied. Heureusement, l'ours se mit sur son séant et considéra son antagoniste à son aise. M. Olivier en voyant des dispositions aussi peu redoutables chez le terrible animal, se remit un peu; il en profita pour tenter l'escalade d'un gros arbre; la première branche se rompit et il tomba sur le sol. L'ours en ce moment avait changé de position; il aurait voulu probablement entamer quelques pourparlers; mais en voyant le gymnastique de Olivier, il s'était avancé à pas comptés. Ne voyant pas d'autre salut que dans ses jambes, M. Olivier prit la fuite; mais maître Martin avait la patte rude et agile; d'un coup de patte il l'envoya rouler. M. Olivier à une dizaine de pieds.

L'instinct de la conservation donna une agilité merveilleuse à M. Olivier qui se tint sur les deux pieds et saisit un énorme gourdin qui se trouva à côté de lui. L'our avait des allures inquiétantes et approchait une seconde fois pour donner un autre coup de patte tout probablement, lorsque M. Olivier serré de près, lui administra un violent coup de bâton sur le crâne. L'ours devenait furieux et la situation se compliquait; un deuxième, un troisième puis un quatrième coup de bâton, puis enfin un déluge de coups lui tombèrent sur la tête et le museau. Mais cela ne pouvait durer, et la partie ne pouvait tarder à devenir inégale; M. Olivier s'épuisait et la peur de l'ours grossissait.

Il était évident que le malheureux Olivier devait tomber d'un moment à l'autre sous les griffes de l'ours ou qu'il serait étranglé et dévoré.

Dans cette terrible situation, M. Olivier se rappela qu'il avait sur lui un énorme couteau de poche. S'en armer fut pour lui l'affaire d'une seconde.

Il réunit tout ce qu'il put de fermeté et d'adresse, et, au moment où l'ours s'élançait sur lui, il lui plongea toute la lame jusqu'au manche dans la région du cœur.

L'homme et l'ours roulèrent l'un sur l'autre.

Le lendemain des passants retrouvèrent M. Olivier au pied d'un arbre et le cadavre de l'ours à quelques pas plus loin.

M. Olivier avait été horriblement lacéré par les griffes de l'animal, et avait perdu beaucoup de sang. Il s'était traîné à quelques pas après sa





LA COMPAGNIE DE NAVIGATION UNION... LES VAPEURS ABYSSINIAN, ATHENIAN, MONTREAL ET LES PORTS INTERMEDIAIRES.

Comp. de Navigation à Vapeur du St. Laurent... ARRANGEMENTS POUR L'ÉTÉ 1875. La ligne de cette Compagnie POUR LE CELEBRE SAGUENAY

LIBRAIRIE, Librairie! LE soussigné à l'honneur d'annoncer à ses nombreux pratiques, et au public en général qu'il vient de recevoir par les derniers steamers les articles suivants, savoir:

ROBERT MORGAN, Agent et Importateur de Pianos appartenant aux célèbres manufactures de STEINWAY, CHIKERING ET HAINES. Pianos Cottage

SEUL agent pour les Harmoniums provenant de la manufacture MASOM & HAMLIN, de Boston, Mass., E. U., les meilleurs harmoniums connus par Salons.

Fer en Saumon, A vendre par CHAS. POSTON & Cie. 6 Oct. 1875. Charbon pour Maïson, A vendre par CHAS. POSTON & Cie. 6 Oct. 1875.

Terre à Feu, A vendre par CHAS. POSTON & Cie. Québec, 6 Octobre 1875.—1m 868

La Merveille du Siècle. Les Médecins Déroutés. PROBABLEMENT il y a peu de circonstances où un médecin travaille avec autant de sympathie pour son patient que lorsqu'il est appelé à administrer du soulagement à un homme qui souffre d'une attaque de Rhumatisme Chronique.

UN SPECIFIQUE INFALLIBLE. Eloignant la cause du rhumatisme et brisant l'aigu ou musculaire, Lombago, Sciaticque, Mal de tête nerveux, Névralgie de tête, de cœur, d'estomac et de rognons, Tic Dououreux, mal de nerfs douloureux passagers, entorses, enflures, mal de dos et de reins, faiblesses de rognons, fatigue, languueur, abattement et maladies chroniques.

A PRETER. \$16,000.00 Sur propriétés de ville ou de la Campagne S'adresser à LOUIS LESSARD, Sec. Trés.

NOUVELLES MARCHANDISES. NOUS VENONS DE COMPLÉTER PAR LES derniers arrivages d'Europe notre assortiment de Marchandises d'Automne et d'hiver, comprenant une grande variété de DRAPS DOUBLE FOULES, DRAPS DE MOSCOU, DRAPS DE CASTOR, IMITATIONS DE LOUTURE, IMITATIONS DE CASTOR, TWEEDS ECOSSAIS, PATRONS DE VESTES, ECHARPES DE LAINE POUR MESSIEURS, CHALES, NUAGES, TROFFES A ROBES, VELOURS, FLANELLES, COUVRE-PIEDS, MERINOS, ALPAGAS, COUVERTURES DE VOYAGE, CAPOTS DE CAOUTCHOUC, GILETS DE LAINE, GANTS ET MITAINES, CREMONES, Etc., Etc.

Capots de Chats Sauvages. NOUS offrons en vente un Magnifique choix de ces Capots. —AUSSI— CASQUES de Pelletteries et d'imitations. En gros et en détails, Chez JOS. HAMEL & FRÈRES, Rue Sous-le-Fort.

MARCHANDISES CANADIENNES VENANT D'ETRE REÇU. TWEEDS CANADIENS. Couvertures de Laine, Flanelles, Valises, SACS DE VOYAGE. NOUS avons toujours en mains un assortiment complet de Grandes Valises en Cuir (Saragoza) en zinc pour Dames et Messieurs.

Nouveaux Tapis. NOUS venons de recevoir et offrons en vente, à des prix extrêmement réduits, un choix très varié de nouveaux Tapis de Bruxelles, Tapis Tapisserie, Tapis Impérial, Tapis Kidnermeister, Tapis Ecossais, Tapis de Foutre, Tapis pour Escaliers, Tapis pour Tables, Toiles cirées Anglaises pour parquets dans toutes les largeurs.

LIGNE ALLAN. Sous contrat avec le gouvernement du Canada pour le transport des Malles CANADIENNES ET DES ETATS-UNIS. 1875.—Arrangements d'ETE—1875

QUEBEC: Samedi, Octobre 1875. SCANDINAVIAN..... 2 " " " SARMATIAN..... " " " SARDINIAN..... " 16 " " PERUVIAN..... " 23 " " PRUSSIAN..... " 30 " " POLYNESIAN..... " 6 Nov., " SCANDINAVIAN..... " 13 " " MORAVIAN..... " 20 " " Prix du Passage de Québec: Chambre..... \$70 ou \$80 Entrepont..... \$25

Café-Antidote Naturel (Patenté le 5 Dec. 1871) Manufacturé à Worcester par le DR. E. D. SAINT CYR. Ce Café-Antidote est un véritable agent préventif contre les Empoisonnements Miasmatiques, les Maladies Epidémiques et Zébrées, telles que le Choléra et la Variole, la Fièvre-Jaune, la Fièvre Typhoïde, les différentes affections Typhoïdes malignes, etc., etc.

PAYETTE & FILTEAU. 250, Rue St. Paul, Montréal. Dépôts à Québec chez I. P. DERY, libraire, No. 47, Rue St. Pierre, basse-ville, J. A. LANGLAIS, libraire, Rue St. Joseph, St. Roch. 25 Août 1875—3m—825

LA SOCIÉTÉ PERMANENTE DE CONSTRUCTION DES ARTISANS. AVIS. EST par le présent donné que le livre de souscription à la classe A. (part mobilière) et à la première émission du fond d'appropriation restera ouvert jusqu'au 1er AVRIL PROCHAIN, à son bureau temporaire, No. 5, rue St. Pierre.

SIROP DE GOMME D'EPINETTE COMPOSÉ. Préparé par les Sœurs de la Providence, Montréal et Burlington, Vt. Ce sirop guérit la toux, les rhumes, les enrhumements, la consommation, etc.

LE VIDO EAU DE BEAUTE, Préparation de N. DUDEVOIR. C'est une des plus belles Découvertes du Siècle. AUX DAMES. POUR l'usage de la Toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint. Sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur assoupie, et une élasticité charmante.

AVIS Aux MM. du Clerge PUBLIC EN GENERAL. NOUS soussignés, étant entrés en Société sous les noms et raison de ALMERAS et OUELLET, informons respectueusement les MM. du Clerge et le public en général que nous sommes prêts à fournir toutes sortes de plans, devis, spécifications, etc., etc., ainsi qu'à entreprendre et à exécuter à notre atelier ou sur les lieux toutes sortes d'ouvrages en sculpture, dorure, menuiserie, peinture, réparations de tableaux de tout genre, etc., aux conditions les plus libérales.

Veritable Eau de COLOGNE. JE, soussigné, donne avis par ses présentes, qu'un dépôt pour la vente en gros et en détail de ma VÉRITABLE EAU DE COLOGNE qui a remporté les prix des grandes expositions de Londres, 1855, de New-York 1853, de Londres 1862, d'Orléans 1865, de Cordoba (République Argentine) 1871, et de Vienne 1874, a été établi par moi à Québec, et que mon seul Agent en cette ville est M. R. MORGAN, auquel on peut obtenir la véritable Eau de Cologne.

Aux Voyageurs. CEUX qui voyagent en quelque endroit du Canada et des Etats-Unis, pourront obtenir des Informations complètes et acheter des BILLETS, AU PLUS BAS PRIX, en s'adressant aux bureaux, No. 7, rue Buade, Haute-Ville, et No. 3, rue Sous-le-Fort, près du quai Napoléon, Basse-Ville.

TRAVERSE DU GRAND-TRONC. Le vapeur ST. GEORGES, capt. Lamontagne, fera la traversée jusqu'à nouvel avis comme suit: LAISSERA QUEBEC. LAISSERA POINTE LEVIS. A. M. A. M. 7.30.—Train de la malle pour Riv.-du-Loup. 7.00.—Train de malle de Montréal. 8.30.—Train mixte pour Richmond. P. M. P. M. 7.30.—Train de malle pour Montréal. 4.00.—Train de la malle de la Riv.-du-Loup. 7.45.—Train mixte pour Richmond.

Moulin à Laver —A VENDRE PAR— L. N. Allaire & Cie. CERTIFICATS: St. Sauveur, 23 Février 1875. L. N. ALLAIRE & CIE., Québec. Sur la recommandation d'un ami, l'une de vos Machines brevetées pour blanchir le linge a été introduite dans ma cuisine, malgré la forte opposition de la servante.

CONDITIONS —DU— COURRIER DU CANADA. Prix de l'Abonnement: (Invariablement d'Avance.) CANADA—Un an..... \$5.00 do do (payable d'avance)..... 4.00 do Six mois do..... 2.00 do Trois mois do..... 1.00 ETATS-UNIS D'AMERIQUE } Un an..... 6.00 NOUVELLE-ECOSSE } Six mois..... 3.00 ANGLETERRE, do } Trois mois..... 1.00 FRANCE —Un an..... 50 FRANCS. do Six mois..... 25 " do Trois mois..... 15 "

TARIF DES ANNONCES. Les annonces sont insérées aux conditions suivantes, savoir: Six lignes et au-dessous..... 50 cents Pour chaque insertion subséquente 13 " Pour les annonces d'un plus grand étendue elles seront insérées à raison de 10 cents par ligne pour la première insertion, et de 5 cents pour les insertions subséquentes. RECLAMES—20 cents à ligne. Tout ce qui a rapport à la rédaction doit être adressé à G. AMYOT, Rédacteur-en-Chef.